

X

L'ESPÉRANCE DE L'INCROYANT

ET

L'ESPÉRANCE DU CHRÉTIEN

« Nous attendons, selon sa promesse,
de nouveaux cieux et une nouvelle terre,
où la justice habitera. »

II Pierre III, 13.

Les paroles que j'ai choisies pour texte contiennent une des affirmations et des définitions de l'espérance chrétienne les plus belles, les plus vastes et les plus hautes que je connaisse. L'espérance chrétienne, ai-je dit. On pourra me faire remarquer que les chrétiens ne sont pas seuls à espérer, et l'on aura raison. En général, celui-là même qui est et demeure étranger à la foi ne consent pas à se passer tout-à-fait d'espérance. Cela se conçoit. S'il n'espérait rien, que lui resterait-il en fait de consolation dans la peine, en fait de ressort et de force pour l'action ? Parleriez-vous de l'amour ? — Mais l'amour est bien faible, bien languissant, son existence même est bien précaire, quand il marche isolé et séparé de ses

deux sœurs, la foi et l'espérance. C'est pourquoi, je le répète, en général l'incroyant lui-même espère à sa façon. Un soldat blessé, qui est lui-même une des victimes de la guerre les plus éprouvées que je connaisse, écrivait récemment à propos de la mort d'un camarade tué à l'ennemi, et qui lui était très cher : « C'est un mystère de cruauté qui veut que des hommes d'élite donnent leur vie afin que, peut-être, il y ait un jour sur la terre un peu plus de justice et de douceur. » Peut-être celui qui a écrit ces lignes croit-il plus qu'il ne dit ; peut-être n'est-il pas étranger à la foi chrétienne ; en tout cas je me garderai bien de le juger. Je suis loin d'être insensible à la beauté et à l'élévation de la pensée qu'il exprime. Il y a un désintéressement sublime, une acceptation du sacrifice d'autant plus admirable que l'effet en est plus incertain. Mais, si cette pâle et mélancolique espérance est tout ce qu'on possède, tout ce qu'on a de mieux, je ne puis qu'être frappé du contraste qu'elle présente avec celle qu'inspire et nourrit la foi chrétienne. Je me propose de vous montrer aujourd'hui quelques aspects de ce contraste, et par là de vous faire sentir quel est le prix des paroles de vie éternelle que Jésus-Christ nous apporte, et comment notre intérêt le plus élevé et le plus pressant, surtout en un temps comme le nôtre, est de demeurer attachés à lui de tout notre cœur.

I

Un premier contraste entre l'espérance de l'incroyant et celle du chrétien se rapporte à leur objet. L'espérance de l'incroyant est très limitée ; tout ce qu'elle entrevoit de meilleur, c'est la possibilité d'un peu plus de justice et de douceur ici-bas. L'espérance chrétienne est vaste et magnifique : elle contemple « de nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice habitera. » (1)

« Un peu plus de justice et de douceur, » on pourrait dire aussi : un peu moins d'injustice et de méchanceté sur la terre ! Ce n'est pas un idéal fait pour inspirer beaucoup d'enthousiasme ; mais l'incroyant, s'il veut être logique, ne peut espérer mieux que cela. Car pour lui, le facteur divin n'existe pas ; il ne peut attendre de progrès que de la sagesse et de la bonne volonté de l'homme ; or celles-ci ont des bornes étroites. La nature humaine ne change pas ; l'homme, en tout cas la plupart des hommes, sont et resteront égoïstes et orgueilleux, portés à s'élever au-dessus de leurs semblables et à les exploiter pour leur

(1) 2 Pierre III, 18.

avantage personnel. Les mêmes causes produiront les mêmes effets : rivalités, concurrences, conflits de tous genres, guerres. Il est permis cependant de penser qu'à la suite de calamités comme celles qui nous accablent aujourd'hui, l'expérience et l'intérêt bien entendu décideront les hommes à prendre des précautions contre leur retour ; à opposer des barrières à l'ambition des peuples de proie ; à essayer d'organiser l'arbitrage entre les nations. Si l'on réussit, il y aura vraiment un peu plus de justice et de douceur sur la terre. Voilà ce qu'en dehors de la foi il est permis d'espérer, et c'est quelque chose.

A côté de cette pâle espérance, placez celle du chrétien : quel éblouissement ! quelle ravissante vision surgit à nos yeux : « de nouveaux cieux, une nouvelle terre, où la justice habitera ! » Epe-lons, mot à mot, cette description de l'éternel avenir, si saisissante dans sa brièveté. « Une nouvelle terre », ce sera donc la terre encore. Il y aura une certaine continuité entre le monde actuel et le monde futur. On reconnaîtra l'ancien univers dans le nouveau, comme on discerne chez le papillon qui ouvre au soleil ses ailes dorées quelques traits de la chenille dont il est sorti. Mais le monde aura passé par une transformation complète, par une mort et une résurrection. Tout ce qui assombrit et désole aujourd'hui la terre, le combat pour l'existence, le conflit habituel entre

les êtres, dont les uns vivent de la mort des autres, tout cela n'existera plus. « La création sera délivrée, dit saint Paul, de la servitude de la corruption. » (1)

« De nouveaux cieux ». A quoi bon ? Les cieux actuels manquent-ils de sérénité et de splendeur ? Il semble que non, et cependant le mal et la mort sont dans les cieux, puisque la terre en fait partie, et rien ne garantit qu'elle soit le seul monde envahi par le péché. Aussi saint Paul déclare-t-il que « Dieu a réconcilié avec lui-même, par Jésus-Christ, tant les choses qui sont dans les cieux que celles qui sont sur la terre. » (2) Les nouveaux cieux seront tout à fait purs, et l'on peut ajouter que les mondes qui les composent seront accessibles au lieu d'être isolés comme ils le sont aujourd'hui, en sorte que chaque créature morale fraternisera avec toutes les autres et disposera en quelque sorte de l'univers.

Mais ce n'est pas surtout le cadre extérieur de la vie céleste qui importe : ce sont ceux qui la possèdent, les habitants des nouveaux cieux et de la nouvelle terre. La justice y habitera, dit l'apôtre ; elle y règnera seule et pour toujours. Quelle différence d'avec la terre d'aujourd'hui ! La justice, c'est-à-dire là paix, la liberté, l'égalité et la frater-

(1) Rom. VIII, 21

(2) Col. I, 20.

nité, le respect du droit de tous, des petits comme des grands ; personne ne professera ni ne pratiquera la maxime satanique d'après laquelle la force matérielle prévaut sur le droit ou plutôt constitue le droit. La justice, c'est-à-dire la concurrence et la lutte dans tous les domaines remplacées par la coopération volontaire et joyeuse ; chacun se faisant l'auxiliaire et le serviteur de tous. La justice, c'est-à-dire le bonheur. L'homme juste est content de son sort, car il ne prétend pas s'approprier ce qui n'est pas à lui, mais par amour il participe au bonheur des autres. La justice enfin, c'est-à-dire la sainteté, car il n'y a de justice, au point de vue religieux et biblique, que celle où les droits de Dieu sont avant tout proclamés, maintenus, obéis. D'abord le Père céleste et ensuite les frères ; les enfants de Dieu se rapprochant toujours plus les uns des autres à mesure qu'ils sont plus près du centre et de la source de la vie universelle, qui est Dieu même ; en un mot, « Dieu tout en tous. » Tel est le suprême objet de l'espérance chrétienne. Direz-vous qu'il est trop beau pour être vrai ? Ce serait dommage. Je vous réponds qu'il est trop beau pour n'être pas vrai, trop beau pour avoir été inventé par l'homme.

II

Ceci nous amène au second contraste entre l'espérance de l'incroyant et celle du chrétien : la première est douteuse, la seconde est certaine.

« Peut-être, plus tard, un peu plus de justice et de douceur ici-bas. » Ce « peut-être » est affligeant, mais il est de rigueur. Car l'accomplissement de cette modeste espérance dépend de diverses conditions, qui sont loin d'être assurées. Une première condition est la victoire du droit, la défaite complète de l'agresseur allemand ; nous n'en sommes pas encore là. Ensuite, il faut que les vainqueurs ne se laissent pas à leur tour égarer et enivrer par le succès ; qu'ils soient raisonnables et équitables dans leurs prétentions, car on ne fait pas de justice avec l'injustice ; or cette sagesse est assez rare. Il faut enfin que les vaincus se laissent instruire par les événements et qu'ils renoncent définitivement à imposer aux autres peuples leur domination et leur culture, autrement ils ne se soumettraient qu'en frémissant, en attendant et en cherchant l'occasion d'une revanche, occasion qui ne saurait leur manquer toujours.

Mais alors, est-on tenté de dire, vaut-il la peine

que nos jeunes gens d'élite se sacrifient en vue d'un résultat si douteux? — Oui, mes frères, car le contraire de cette espérance serait si affreux, qu'il faut tout faire pour le prévenir. Imaginez l'Allemagne triomphant de la plus grande partie de l'Europe coalisée contre elle, la Belgique et la Serbie rayées du nombre des nations, la France rançonnée et épuisée, Berlin dictant ses lois à l'univers. Pour empêcher cela, il vaut la peine de souffrir et de mourir. Mais on comprend ces mots de la lettre que nous avons citée : « C'est un mystère de cruauté qui oblige nos hommes de cœur à donner leur vie pour qu'il y ait peut-être plus tard un peu plus de justice et de douceur ici-bas. » Oui, c'est une dure loi de la nature, si c'en est une, que celle qui exige tant pour promettre si peu !

Voici maintenant le langage et la foi du chrétien : « Nous attendons, selon sa promesse, de nouveaux cieux et une nouvelle terre. » Vous l'entendez : le chrétien s'appuie, non sur des conjectures plus ou moins plausibles, mais sur une promesse de Dieu. Sur *la* promesse, pourrait-on dire. Car toutes les promesses de Dieu dans la Bible ont au fond un seul objet : la venue de son règne, depuis la déclaration relative à la victoire de la postérité de la femmé sur le serpent jusqu'à ces mots du Christ qui sont comme la conclusion de nos saints livres : « Voici, je viens

bientôt. » (1) Cette promesse, unique dans sa substance, a pourtant eu des accomplissements partiels et successifs, et chaque fois ceux qui ont compté sur elle n'ont pas été confus. Abraham, vieux et privé d'enfants, crut que sa postérité deviendrait pareille aux étoiles du ciel et serait en bénédiction à la terre entière, et cette étonnante prédiction faite au berger hébreu s'est réalisée. Moïse, sur l'ordre de Dieu, fit sortir d'Egypte le peuple d'Israël et le conduisit à travers le désert vers la terre promise, et ce peuple y entra. Quand il en fut chassé, à cause de sa désobéissance et de son idolâtrie, les prophètes crurent, sur la parole de l'Eternel, qu'il reviendrait de l'exil et, contre toute vraisemblance, le jour du retour et de la délivrance arriva au temps marqué. La venue d'un Christ, d'un libérateur, a été annoncée pendant des siècles ; et quand les temps ont été accomplis, le ciel s'est ouvert pour donner à la terre Celui qui devait dépasser la prophétie en la spiritualisant. Les disciples du Christ ont attendu pendant dix jours de prière incessante le Consolateur qui leur avait été promis. Le jour de la Pentecôte, ils ont été baptisés du Saint-Esprit et l'Eglise chrétienne a été fondée.

La dernière des promesses divines, celle qui se rapporte au retour de Jésus-Christ et à l'établis-

(1) Apoc. XXII, 6.

sement définitif du Royaume de Dieu, fera-t-elle exception ? Trompera-t-elle la foi, et l'espérance des chrétiens n'était-elle qu'illusion ? L'apôtre leur répond que, pour Dieu, mille ans sont comme un jour. Et il oppose à leur négation téméraire son affirmation humble et triomphante : « Nous attendons, selon sa promesse, de nouveaux cieus et une nouvelle terre. » Malheur à celui qui fait Dieu menteur ! Malheur à celui qui se prive et s'exclut lui-même, par son incrédulité, du repos et du bonheur promis à la foi ! Heureux et sage est celui qui compte, quoi qu'il en soit, sur la promesse de Dieu, qui tient pour certain que Dieu est puissant et fidèle pour accomplir toute sa parole et qui, en face de l'Europe mise à feu et à sang par la guerre, salue par la foi l'aurore des nouveaux cieus et de la nouvelle terre où la justice et la paix habiteront !

III

Un nouveau et frappant contraste entre l'espérance de l'incroyant et celle du chrétien est celui-ci : le chrétien espère pour lui-même en même temps que pour l'humanité et pour l'univers : « Nous atten-

dons, dit-il, de nouveaux cioux et une nouvelle terre, » c'est-à-dire nous y serons, nous en ferons partie. L'incroyant, lorsqu'il pense contribuer pour sa part à ce qu'il y ait « peut-être » plus tard un peu plus de justice et de bien-être ici-bas, ne se flatte pas de le voir ni d'en jouir. Il se dit : « Rien de tout cela ne se fera sentir à moi dans le froid et dans l'obscurité du sépulcre. N'importe ! je donne ma vie dans cet espoir. »

« Désintéressement sublime ! » vous écrierez-vous peut-être. Je l'admire aussi, et je l'ai déjà dit ; mais j'ajouterais volontiers : c'est trop sublime. C'est du stoïcisme : j'aime mieux le christianisme. C'est surhumain ; l'Évangile, lui, est à la fois divin et humain ; et, encore une fois, j'aime mieux cela. Sans doute il est bon, il est juste que l'individu se sacrifie pour la communauté. Toutefois l'individu, l'être personnel et moral, a aussi sa valeur et sa fin en lui-même. Il n'est ni nécessaire, ni désirable qu'il en fasse abstraction. Nous sommes faits de telle sorte que nous avons faim et soif de bonheur : Jésus-Christ a constaté ce besoin, a encouragé ce désir dans les Béatitudes qui ouvrent le Sermon sur la Montagne. Dieu peut nous demander de renoncer au bonheur pour un temps et à certains égards, mais non d'y renoncer tout-à-fait et pour toujours : ce serait renier sa propre œuvre. Nous avons aussi faim et soif de justice : poursuivre la justice, re-

chercher la perfection est pour nous non seulement un besoin, mais un devoir sacré; y renoncer ne serait pas une élévation, mais une dégradation de notre nature. Il y a donc un salut individuel, comme il y a un salut collectif; ces deux sortes de salut, loin de s'exclure, se supportent l'un l'autre et ne sont complets que l'un par l'autre. C'est pourquoi ils sont étroitement unis l'un à l'autre dans l'espérance du chrétien.

Si la dernière des générations humaines devait seule entrer dans les nouveaux cieux et dans la nouvelle terre, toutes les précédentes restant dans le néant, ce n'est pas la justice qui règnerait là-haut, non! Tous les serviteurs de Dieu revivront, tous auront part à l'éternelle fête, tous accourront d'Orient et d'Occident et remonteront des dernières profondeurs du passé pour prendre place dans le Royaume de Dieu. Alors nous verrons Abraham, nous ferons connaissance avec Moïse et les prophètes, nous entendrons saint Paul nous parler de la justice de Dieu et du Rédempteur; nous retrouverons les frères et les sœurs en la foi qui nous ont donné l'exemple et montré le chemin. Mais qu'on, nous permette de penser surtout à vous, chers enfants, chers soldats, héros et martyrs de la guerre actuelle! Alors même qu'obéissant au désintéressement par trop surhumain dont nous parlions tout à l'heure, vous auriez renoncé à toute espérance personnelle, nous ne voulons pas,

nous ne pouvons pas y renoncer pour vous. Puisqu'il le faut, nous arracherons de notre cœur déchiré et saignant les rêves de bonheur que nous avons formés pour vous ici-bas, mais nous nous réfugions d'autant plus dans l'espérance de votre bonheur éternel. Dieu, qui est un père aussi et le meilleur des pères, nous donne cette confiance et cette hardiesse. Vous aurez place dans les nouveaux cieux et dans la nouvelle terre ; et cette place sera si belle, que vous ne regretterez rien de ce que vous avez laissé ici-bas. Quant à nous, la dernière place dans le Royaume de Dieu est celle qui nous convient ; mais nous ne voulons pas nous contenter à moins, et Dieu ne le veut pas non plus. « Bien nous en prend, a dit un orateur chrétien, que Dieu soit plus philanthrope que les hommes. »

IV

D'après cela, vous ne vous étonnerez pas que je signale un dernier contraste entre les deux espérances. Celle du chrétien lui apporte de puissants motifs de sanctification, de fidélité, d'activité chrétienne pour la gloire de Dieu et pour le service du prochain, qui sont étrangers à l'autre.

Dieu me garde de médire des vertus de l'incroyant ! Je suis plutôt porté à l'excès opposé. Il n'est pas rare (nous l'avons déjà constaté) que dans sa faible et vacillante espérance, l'incroyant trouve la force et le courage de donner sa vie. Alors son espérance est vivante, si imparfait qu'en soit le contenu ; or, un peu d'espérance vivante vaut mieux que beaucoup d'espérance morte, je veux parler de celle qui n'est qu'une tradition apprise ou une froide notion de l'esprit. L'héroïsme des incroyants dont je parle est un juste sujet d'admiration, mais surtout d'humiliation pour ceux qui, ayant beaucoup plus de lumière et des croyances bien plus étendues, n'ont jamais fait à leur foi de sérieux sacrifices. Sans revenir sur les supériorités de l'espérance chrétienne que nous avons déjà envisagées, le chrétien a cet avantage immense d'avoir en Dieu un témoin, un juge, un collaborateur, un Seigneur et un Sauveur. C'est Dieu qui est le garant de son espérance, et c'est de Lui qu'il en attend l'accomplissement. D'après l'affirmation prophétique de l'apôtre, un jour Dieu consumera par le feu jusque dans leurs éléments les cieux et la terre d'aujourd'hui, pour faire sortir de leurs ruines ou de leurs cendres un ciel nouveau et une terre nouvelle. Le feu ne détruira pas tout cependant. Lorsque le minerai est jeté dans le creuset, les scories disparaissent, mais le métal précieux, l'or par exemple subsiste,

éclatant et purifié. Ainsi à la destruction du monde actuel survivront les âmes saintes et les actions bonnes. Combien donc n'est-elle pas justifiée, cette exclamation de notre apôtre : « Puisque toutes choses — les choses visibles — doivent se dissoudre, quels ne devons-nous pas être, par une sainte conduite et par des œuvres de piété ! » (1) Oui, il serait visiblement insensé de nous enchaîner et de nous asservir aux biens matériels, puisqu'ils sont à la veille de disparaître, et que nous sommes immortels. Il ne serait pas moins insensé de négliger le travail de notre sanctification et le service de Dieu et des hommes, puisque les fruits de ce travail sont la seule chose qui subsistera quand le ciel et la terre d'aujourd'hui auront passé. C'est avec ces matériaux que Dieu construira les nouveaux cieux et la nouvelle terre ; c'est la justice préparée, formée, conquise ici-bas qui règnera un jour sans partage dans l'éternité.

Je vous en conjure donc, mes frères, élevons nos regards et nos cœurs vers ce magnifique idéal, vers cet avenir infiniment consolant qu'évoque aujourd'hui devant nous notre apôtre. Que cette contemplation, chers affligés, vous console dans vos peines ; cœurs inquiets et tremblants, qu'elle apaise vos craintes ; chrétiens plus ou moins inconséquents, qu'elle réveille votre zèle, qu'elle

(1) II Pierre III, II.

affermissse et redouble votre fidélité. Si dès aujourd'hui la justice habite dans nos cœurs et se manifeste dans nos vies, alors, mais alors seulement, commenceront en nous et par nous la création et l'édification de ces nouveaux cioux et de cette nouvelle terre, où la justice triomphera seule et règnera pour toujours.

Amen.

Grand-Temple, 28 mai 1916.